

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

2

ANNO XXIII 2015

MARE PVNICVM.

MARE IBIIV

EDUCATT - UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

L'ANALISI
LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE
E LETTERATURE STRANIERE

UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

2

ANNO XXIII 2015

PUBBLICAZIONE SEMESTRALE

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA
Facoltà di Scienze Linguistiche e Letterature straniere
Università Cattolica del Sacro Cuore
Anno XXIII - 2/2015
ISSN 1122-1917
ISBN 978-88-6780-963-9

Direzione

LUISA CAMAIORA
GIOVANNI GOBBER
LUCIA MOR
MARISA VERNA

Comitato scientifico

ANNA BONOLA – LUISA CAMAIORA – ARTURO CATTANEO
ENRICA GALAZZI – MARIA CRISTINA GATTI – MARIA TERESA GIRARDI
GIOVANNI GOBBER – DANTE LIANO – FEDERICA MISSAGLIA
LUCIA MOR – MARGHERITA ULRYCH – MARISA VERNA
SERENA VITALE – MARIA TERESA ZANOLA

Segreteria di redazione

SARAH BIGI – LAURA BIGNOTTI
ELISA BOLCHI – GIULIA GRATA

*I contributi di questa pubblicazione sono stati sottoposti
alla valutazione di due Peer Reviewers in forma rigorosamente anonima*

© 2015 EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano | tel. 02.7234.2235 | fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (*produzione*); librario.dsu@educatt.it (*distribuzione*)
web: www.educatt.it/libri

Redazione della Rivista: redazione.all@unicatt.it | *web:* www.educatt.it/libri/all

Questo volume è stato stampato nel mese di dicembre 2015
presso la Litografia Solari - Peschiera Borromeo (Milano)

INDICE

Kompositionsfreudige Italienreisende Wortbildungsphänomene in Reiseberichten aus drei Jahrhunderten <i>Laura Balbiani</i>	189
Verbale und non-verbale Kommunikation interkulturell: Eine sprachwissenschaftliche Perspektive für die Wirtschaft und die internationalen Beziehungen <i>Federica Missaglia</i>	211
Une lecture textuelle de la violence cachée dans le discours idéologique écrit : <i>L'écriture et la différence</i> comme exemple <i>Riham Jaradat</i>	225
Sondaggi sul linguaggio di Clemente Rebora traduttore dal russo. Tra le novelle di Andrejev e le prose di guerra <i>Anna Carminati</i>	237
Argomentare parlando e parlare argomentando: la polisemia della parola 'argomento' nella <i>Divina Commedia</i> <i>Elena Musi</i>	265
"Preposterous thicks and thins": i libri ideali di William Morris fra intermedialità e teoria sociale <i>Paola Spinozzi</i>	285
Recensioni e Rassegne	
Recensioni	299
Rassegna di Linguistica generale e di Glottodidattica a cura di Giovanni Gobber	315
Rassegna di Linguistica francese a cura di Enrica Galazzi e Chiara Molinari	325
Rassegna di Linguistica inglese a cura di Amanda Murphy e Margherita Ulrych	335

Rassegna di Linguistica russa a cura di Anna Bonola	343
Rassegna di Linguistica tedesca a cura di Federica Missaglia	347
Indice degli Autori	355

UNE LECTURE TEXTUELLE DE LA VIOLENCE CACHÉE DANS LE DISCOURS IDÉOLOGIQUE ÉCRIT : *L'ÉCRITURE ET LA DIFFÉRENCE* COMME EXEMPLE

RIHAM JARADAT

Comme il existe une relation étroite entre idéologie et discours écrits, cette étude a choisi de tracer cette relation entre le discours de Jacques Derrida – représenté par son livre *L'écriture et la différence* – et l'intertexte impliquant certaines formes d'idéologie. Grâce à l'observation de nombre d'extraits textuels, il sera question de relever quelques traces de violence qui démontreront que Derrida idéologise son texte tout en supprimant certains points de vue d'autrui pour mettre ainsi sur le devant de la scène ses propres points de vue de manière à ce qu'ils soient conformes à ses objectifs et à son approche déconstructionniste. Ayant à l'esprit le rapport triangulaire scripteur/identité/idéologie, cette étude aura mis en pratique l'habitude déconstructionniste de lire/analyser un texte et puis de le reconstruire/réécrire.

Since there is a close affinity between ideology and written discourse, this study chose to trace the relationship between the discourse of Jacques Derrida – as manifested in his *Writing and Difference* – and *intertextuality* that involves some forms of ideology. By taking stock of a number of excerpts, it will discern traces of violence which demonstrate that Derrida ideologizes his text while deleting some other viewpoints and setting his own points of view so that they are consistent with his objectives and deconstructive approach. Bearing in mind the triangular relationship between writer, identity and ideology, this study will demonstrate the deconstructive approach of reading/ analyzing a text before rebuilding/ re-writing it.

Keywords: ideology, violence, deconstruction, Derrida, intertextuality, written discourse

1. Introduction

Comme tout le monde le sait, la théorie de la littérature a fortement imprégné les écrits intellectuels du XX^e siècle. Cette imprégnation, comme le témoignent plusieurs écoles de critique littéraire, est due à l'impact massif qu'avait exercé l'idéologie sur plusieurs intellectuels, écrivains, théoriciens et même simples individus au XX^e siècle. Vu que la théorie de la littérature tend à résister aux valeurs traditionnelles – comme c'est le cas avec le structuralisme, la psychanalyse, la déconstruction, etc. – on n'a pas arrêté de soulever la question de pouvoir transformer les théories traditionalistes de critique littéraire telles celles d'Aristote, de Pope ou même de T.S. Eliot. La vogue d'attaquer les concepts précédents ainsi que les ouvrages précédents a donc prédominé l'époque de l'après-guerre et s'est vite

reflétée dans l'industrie des livres avec des titres comme 'postmoderniste' ou 'anti-Freudien' devenus quasiment indispensables pour qualifier tant de travaux publiés.

Quant à la 'déconstruction', considérée comme l'un des mouvements de critique littéraire les plus problématiques, d'aucuns la perçoivent comme une antithèse au structuralisme évoluée au même titre que la nouvelle critique et la critique marxiste. Ceci démontre que la 'déconstruction' se situe au 'centre' de tout ce qui touche au processus d'évolution et de ré-évolution initié par la théorie de la littérature. Vu les attributs idéologiques de cette dernière, elle joue un rôle essentiel dans la promotion d'une mutation 'draconienne' du domaine intellectuel puisqu'elle fournit une critique pertinente de l'idéologie en tant que facteur puissant dans les changements social et intellectuel.

Nous allons, dans cette étude, examiner le rapport entre idéologie et écriture. Pour ce faire, il faudra tout d'abord considérer l'idéologie en tant que concept associé à l'écriture et à la déconstruction et, ensuite, rendre compte de son rapport aux discours écrits dont *L'écriture et la différence* de Jacques Derrida fait partie intégrante. Cette étude aura donc pour objectif de tracer cette relation étroite entre le discours de Derrida – représenté par son livre *L'écriture et la différence* – et l'intertexte impliquant certaines formes d'idéologie. Grâce à l'observation de plusieurs extraits textuels, il sera question de relever quelques traces de violence considérée comme une forme écrite de l'idéologie. Ayant à l'esprit le rapport triangulaire scripteur/identité/idéologie, cette étude aura mis en pratique l'habitude déconstructionniste de lire/analyser un texte et puis de le reconstruire/réécrire.

2. *La terminologie sous-tendant cette étude*

Il s'avère essentiel, avant d'entamer notre analyse, de préciser les acceptions de certaines notions de base telles qu'elles seront utilisées dans les pages qui suivent.

2.1 'Discours' et 'texte'

Comme tout le monde le sait, les Sciences humaines en général et les Sciences du Langage en particulier confèrent à la notion de 'discours' plusieurs définitions possibles. À la montée des courants pragmatiques, cette notion ne s'arrête pas d'entrer dans une série d'oppositions telles que 'discours vs langue', 'discours vs phrase', 'discours vs énoncé' ou encore 'discours vs texte'. Elle peut donc se définir tantôt comme l'usage de la langue dans un contexte particulier pour devenir ainsi l'équivalent de la notion de 'parole' chez Saussure ; tantôt comme une unité linguistique constituée d'une succession de phrases et qui forme aujourd'hui l'objet d'étude de la linguistique textuelle. Le 'discours' se définit, dans un troisième temps, comme une « unité linguistique ('énoncé') et comme trace d'un acte de communication socio-historiquement déterminé »¹ ; le 'discours' est alors considéré en fonction de ses conditions de production. Quant à l'opposition 'discours/texte' qui renvoyait traditionnellement à la distinction entre ordre oral et ordre écrit, elle renvoie de nos jours à la prise en considération des conditions de production pour le premier et l'élimination de

¹ P. Charaudeau – D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris 2002, p. 186.

ces dernières pour le second. Cette opposition a conduit en fait à introduire la distinction entre deux disciplines essentielles :

‘la linguistique textuelle’ qui puise ses fondements, entre autres, aux travaux des formalistes russes et aux réflexions de M. Bakhtine sur les genres et qui s’intéresse essentiellement aux typologies de textes ainsi qu’aux marques de la textualité. Elle privilégie donc l’organisation du cotexte et la cohésion comme cohérence linguistique². Le texte fait donc l’objet d’une analyse strictement linguistique. Pourtant, et malgré les différentes tentatives d’établir des typologies de textes³, il s’est avéré impossible d’enfermer les textes dans des typologies et les théoriciens du domaine se sont trouvés obligés de faire appel « aux genres du discours, c’est-à-dire à des pratiques sociodiscursivement réglées »⁴. Les valeurs textuelles seront désormais jugées en fonction de la dimension discursive englobante du texte ; autrement dit suivant le contexte socio-pragmatique dans lequel ce texte se trouve inséré ;

‘l’analyse du discours’ qui s’occupe tout particulièrement des propriétés structurales des discours et des phénomènes d’intertextualité. Le discours est ainsi considéré comme l’objet d’étude de l’analyse du discours qui envisage les textes en relation avec leurs conditions sociales, historiques ou bien idéologiques de production d’une part, et qui examine les rapports qu’entretiennent ces textes avec d’autres textes, c’est-à-dire la multiplicité des points de vue et des instances énonciatives y présents d’autre part.

Ces deux acceptions du texte et du discours que nous adoptons dans cette étude rejoignent la définition établie de la notion du discours chez L. Althusser ou M. Foucault dans leur approche philosophique. Ayant théorisé le concept de ‘formations discursives’ pour désigner l’ensemble de « relations et d’invariants repérables dans les discours en circulation »⁵, M. Foucault s’interroge sur « les rapports entre pratiques discursives et pratiques sociales et, plus généralement, sur les “effets de vérité” produits par les discours »⁶. Il suppose que

dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d’en conjurer les pouvoirs et les dangers, d’en maîtriser l’événement aléatoire, d’en esquiver la lourde, la redoutable matérialité⁷.

² *Ibid.*, p. 571.

³ Citons notamment les travaux de E. Werlich, *Typologie der Texte: Entwürfe eines textlinguistischen Modells zur Grundlegung einer Textgrammatik*, Quelle & Meyer, Heidelberg 1975, et de J.-M. Adam, *Les textes : types et prototypes : récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Nathan, Paris 1992.

⁴ P. Charaudeau – D. Maingueneau, *Dictionnaire d’analyse du discours*, p. 571.

⁵ J.-M. Colletta – V. de Nuchèze, *Guide terminologique pour l’analyse des discours. Lexique des approches pragmatiques du langage*, Peter Lang, Berne 2002, p. 28.

⁶ G.-E. Sarfati, *Éléments d’analyse du discours*, Nathan, Paris 1997, p. 99.

⁷ Cité *Ibid.*, p. 100.

Dans *L'archéologie du savoir*, le discours se définit comme « un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive »⁸; l'objectif est alors de décrire 'l'archive d'une société', c'est-à-dire de décrire l'ensemble des choses déjà dites⁹.

2.2 'Lecteur' et 'scripteur'

Vu la définition présentée plus haut du 'texte', tenir compte de la situation d'énonciation dans laquelle le texte se trouve produit est une condition essentielle à son interprétation. Le lecteur (auquel s'adresse le texte) devrait entamer, dans ce processus d'interprétation, un « travail coopératif »¹⁰ qui tient compte des circonstances d'énonciation ainsi que des rapports avec le cotexte. Sans cette coopération interprétative de la part du lecteur (censé d'ailleurs être capable de coopérer à l'actualisation du texte), le texte restera toujours incomplet et imprégné d'implicite et de sous-entendus. À ce titre, le lecteur est perçu comme un interagissant qui « constitue [...] une place énonciative qui est construite linguistiquement dans chaque forme discursive, et qui n'est pas la simple traduction linguistique directe de l'identité des destinataires effectifs »¹¹.

Si, de ce fait, le lecteur est le 'sujet interprétant' d'un texte écrit, le scripteur, lui, est le 'sujet communicant' qui produit un acte de langage dans une situation de communication écrite. Il a généralement pleine maîtrise sur le 'sujet interprétant' puisqu'il cherche à produire sur lui des effets qui correspondent à ses desseins discursifs (idéologiques par exemple). Il est souvent émetteur et énonciateur de l'acte d'énonciation notamment lorsqu'il s'affiche comme responsable de cet acte. Il peut, tout de même, se présenter comme l'être empirique qui produit véritablement l'énoncé tout en restant extérieur à celui-ci dans le sens où il s'efface en conférant la responsabilité des énoncés produits à d'autres instances énonciatives. Mais quoi qu'il en soit, c'est le scripteur – en tant que producteur effectif de l'énoncé – qui décide de se distinguer ou non de l'énonciateur, d'impliquer ou non le lecteur dans son acte d'énonciation et, enfin, d'explicitier ou non la pluralité des voix qui traversent son énoncé. Bref, c'est lui qui dirige tout l'acte d'énonciation de manière à exercer l'influence qu'il souhaite sur son destinataire.

2.3 'Parole' et 'écriture'

On sait que, depuis Platon, la tradition philosophique occidentale s'élabore à partir d'un certain nombre de dichotomies hiérarchisantes telles que : présence/absence ; masculin/féminin ; âme/corps ; bien/mal ; dedans/dehors ; réalité/apparence ; parole/écriture ; etc. On sait également que cette même tradition a donné à la parole une place privilégiée par rapport à l'écriture. Celle-ci n'est qu'une représentation dérivée de la parole qui, elle, se présente comme une « proximité de la pensée à elle-même ». Pour Derrida, qui rejette ce

⁸ *Ibid.*, p. 153.

⁹ *Ibidem.*

¹⁰ Terme emprunté à U. Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Grasset, Paris 1985.

¹¹ P. Charaudeau – D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, p. 338.

raisonnement hiérarchisant et donne les noms de « phonocentrisme » ou de « logocentrisme » à ce privilège de la voix et de la parole, il y a toujours un écart, un espacement du sujet à lui-même. Derrida nomme 'écriture' la non-présence du sujet qui ne pourra se constituer, dans l'écriture, que par le mouvement violent de son propre effacement. Il réhabilite ainsi l'écriture, non en tant que simple reproduction graphique de la parole, mais plutôt en tant que 'trace' qui diffère le sens. Dans sa « grammatologie », Derrida considère l'écriture comme originaire, au même titre que la voix : ni l'une ni l'autre n'arrivent avant. La trace est ainsi « l'origine absolue du sens en général. [...] La trace est la différance qui ouvre l'apparaître et la signification »¹². Le sens est donc toujours différé dans ce mouvement de « différance » qui se présente comme temporalisation, comme espacement, comme 'production des différences'.

L'écriture, telle qu'elle est perçue dans cette étude, se présente comme une série continue de textes réunis ensemble. Les textes sont donc écritures caractérisées par leur 'textualité' qui est à la fois clôture et non-clôture des textes. Seule la lecture de ces textes les rend possibles.

3. La définition de l'idéologie

Trouver une définition adéquate à la notion d'idéologie n'est pas une tâche simple puisqu'une seule définition ne saurait être suffisante pour rendre compte de ses aspects si variés et même parfois peu cohérents (e.g. l'harmonie et l'intégration sociale face aux différences et aux aspirations individuelles). Le terme même d'"idéologie" a été utilisé pour la première fois en 1796 par Destutt de Tracy comme un terme technique recouvrant l'expression de « science d'idées » et d'autres points de vue qu'il avait conclus de la philosophie de John Locke. Petit à petit, le terme va se voir vêtir d'une pleine connotation émotive à tel point qu'il ne sera plus jamais utilisé dans un sens neutre ou objectif. Ce terme constituera un véritable 'problème' aux yeux de beaucoup d'intellectuels, d'écrivains et de philosophes ayant essayé d'aborder la notion d'idéologie sans, pourtant, avoir le courage d'en citer une définition directe¹³.

Cependant, si des propos pareils peuvent suggérer qu'il n'y a pas de consensus sur ce que c'est l'idéologie, il est certain qu'on pourrait, par contre, définir ce qui ne relève pas de l'idéologie. Par exemple, l'idéologie peut être considérée comme quelque chose qui diffère généralement de la religion. Ces deux notions ont deux desseins opposés : l'une est liée au domaine de l'invisible et du surnaturel alors que l'autre touche plutôt à tout ce qui est terrestre et rationnel. Ceci dit, on ne peut pas exclure le fait qu'une religion puisse avoir la possibilité de se présenter au premier abord comme une idéologie. Le Christianisme au Moyen-Âge ainsi que les conquêtes militaires et intellectuelles de l'Islam en sont les meilleurs exemples.

¹² J. Derrida, *De la grammatologie*, Minuit, Paris 1967, p. 95.

¹³ Citons, à titre d'exemple, les noms de Paul de Man, Fredric Jameson ou encore Ivor-Armstrong Richards.

En revanche, certains philosophes tels que J.-P. Sartre et J.-F. Lyotard considèrent l'idéologie comme une antithèse à la philosophie ; Sartre ne la trouve pas suffisamment supérieure pour qu'elle reçoive le nom de philosophie, alors que Lyotard la perçoit comme une image 'triste' de l'attitude positiviste de la philosophie. D'autres écrivains tels que Karl Mannheim et Theodore Adorno sont même allés très loin lorsqu'ils admettent que l'idéologie occupe une grande partie au sein de la philosophie. Ceci dit, on pourrait constater les plusieurs tentatives d'intégrer l'idéologie dans la pratique mentale et cognitive la plus importante de l'homme : la philosophie.

À cet égard, la définition que donne de l'idéologie John B. Thompson comme « the way in which meaning (or signification) serves to sustain relations of domination »¹⁴ semble être la plus approuvée par les écrivains dont les arrière-plans et engagements sont idéologiques. Ces derniers exigent la domination de leurs points de vue idéologiques, que ce soit à travers le discours écrit ou oral de manière à pouvoir 'soutenir' ces 'relations de domination'. Terry Eagleton propose dans son livre *Ideology: An Introduction* six différentes stratégies afin de maintenir ces relations de domination : promouvoir les croyances et valeurs relevant d'une idéologie donnée ; 'naturaliser' et 'universaliser' ces croyances et valeurs ; 'dénigrer' les idées opposées ; 'exclure' les formes de penser rivales et 'obscurcir' la réalité sociale par des moyens convenables¹⁵.

Cela impliquerait un besoin d'avoir une sorte de pouvoir, qu'il soit textuel, économique ou même militaire. Mais pourquoi textuel ? La réponse se trouve dans l'idée qu'avance Michel Foucault et qui consiste à ne pas restreindre le pouvoir aux aspects politiques de la vie. Puisque la plupart des idéologies sont écrites, elles devraient, à un certain moment, être traitées comme des discours. Il faut, cependant, préciser que l'idéologie touche plutôt au discours qu'à la langue et implique de la sorte un rapport d'interaction directe entre le texte et son lecteur. Ce qui soulève, par conséquent, les questions d'idéologies adoptées respectivement par le lecteur et le scripteur ainsi que celles de l'interprétation du texte. L'écriture est en fait une série continue où plusieurs textes s'enchaînent et tissent des relations intertextuelles avec tout ce qui leur est extérieur, y compris l'idéologie.

4. Le terme de 'violence'

Entrer dans l'univers du terme 'violence' est une tâche complètement difficile. La violence est ici considérée, non dans son sens traditionnel comme une activité physique hostile, mais en tant que composante d'un texte qui, lui, en enveloppe quelques traces. Afin de justifier cette idée, on devrait présenter une analyse plus profonde du concept de violence et de son rapport avec celui de l'écriture. Cette étude a pour objectif d'examiner un tel rapport tout en donnant des exemples textuels qui montreront la manière dont la violence pourrait s'infiltrer dans un texte et se voit donc vêtir la forme d'une idéologie.

¹⁴ T. Eagleton, *Ideology: An Introduction*, Verso, London 1991, p. 5.

¹⁵ *Ibidem*.

Ayant renversé la primauté traditionnelle qui plaçait la parole avant l'écriture, J. Derrida avait, par conséquent, renversé le rapport entre le texte et le monde. Dorénavant, ce n'est plus le texte qui fait partie du monde extérieur, mais c'est plutôt le monde, y compris l'idéologie, qui fait partie du texte ; tout ce qui paraît se situer en dehors du texte n'est qu'une partie d'un autre texte parmi tant d'autres situés à l'intérieur de cette charpente d'intertextualité.

Toutefois, on se trouve obligée de définir le concept de 'violence'. Le mot 'violence' lui-même est mentionné par J. Derrida dans son introduction à la « hiérarchie violente ». Il a également présenté un compte rendu minutieux et profond du terme 'violence' dans son essai intitulé *Violence et métaphysique : Essai sur la pensée d'Emmanuel Levinas*¹⁶. Il rattache, dans cet essai, le concept de violence chez Levinas à sa description d'un moi qui se développe par des moyens qui font corps avec la violence et qui se trouvent, en général, sous l'influence de Heidegger. En outre, on témoigne d'une tendance, dans cet essai, à la fois chez Derrida et Levinas, à revisiter l'histoire – partie de la philosophie – afin de la disséquer, de la réfuter et donc de l'aborder à nouveau non sans véhémence. Cet essai tend à réunir deux extrémités : l'hébraïsme et l'hellénisme – en d'autres termes, l'écriture et la philosophie – tout en essayant d'égaliser la violence à la vie.

On peut faire allusion, à cet égard, au concept de violence tel qu'il est abordé par Roland Barthes pour qui l'écriture, si elle n'est plus identifiée au style ou à la littérature, est en elle-même violente dans le sens où elle réprime l'écriture d'origine, celle de la première inscription. De plus, une telle violence sépare l'écriture de la parole et révèle la suprématie de l'inscription grâce à la présence d'une trace irréversible de l'origine d'un tout premier commencement – une notion que la déconstruction tend à annuler.

La violence implique également celle du langage qui s'incarne tout particulièrement dans la place secondaire qu'occupe l'écriture dans l'histoire de la métaphysique par rapport à la parole. Autrement dit, la violence de la métaphysique se formule dans le langage et dans sa logique même. Tout énoncé devrait s'espacer, se temporaliser car c'est la condition même du langage. D'où le concept de « différence » qui se lit comme une différence qui lutte contre les significations figées, qui signifie qu'il n'y a pas d'unité originare et qui rompt avec le référent puisqu'il n'y a pas de signifié transcendantal, originel et organisateur¹⁷. En un mot, la violence est telle parce qu'elle est différence. Elle est comme le dit Derrida : « Communauté de la question sur la possibilité de la question »¹⁸.

Cela a conduit Derrida à considérer l'écriture comme une violente usurpation du langage originel innocent. Or, pour chercher ce 'langage originel innocent', il est nécessaire de recourir à une activité violente : on a tout d'abord besoin d'écrire, de séparer et puis d'intégrer dans le sujet du texte reconstruit cette part de violence qui pourrait exercer une influence non négligeable sur certains aspects aussi importants que la position du lecteur, la présence du scripteur, les traces d'autrui tout comme la flexibilité de l'intertextualité.

¹⁶ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris 1967, pp. 117-228.

¹⁷ L. Guillemette – J. Cossette, *Déconstruction et différence*, « Signo », www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp. Dernière consultation le 1er mai 2015.

¹⁸ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p. 118.

Étant tout à fait consciente de l'existence d'une combinaison entre discours écrit et idéologie, nous nous trouvons obligée d'approuver l'idée avancée par M. Foucault que « la parole est pouvoir » et que « le pouvoir est partout ». C'est pourquoi le discours se trouve associé au pouvoir qui implique un usage de la langue socialement et historiquement défini. Il s'agit en fait d'une pratique discursive d'inclusion ou d'exclusion du vocabulaire partagé, des suppositions, des objectifs et des systèmes de valeurs (comme les idéologies, religions, philosophies, etc.) qui constitueront, en fin du compte, un système clos auquel seuls ceux qui partagent ses codes peuvent participer. C'est ce que M. Foucault appelle « communauté du langage ». Si de tels discours deviennent de puissants moyens de changement, ils prendront la forme d'idéologie reflétant quelques relations structurales comme c'est le cas de plusieurs pratiques discursives effectuées par Derrida dans son ouvrage *L'écriture et la différence*.

Si le discours acquiert autant de puissance pour devenir un outil de changement, il se transformera alors en idéologie. Autrement dit, la hiérarchie discours/idéologie sera renversée pour devenir idéologie/discours. Plus pratiquement, *L'écriture et la différence* est un bon exemple de la promotion d'une unique ligne de pensée dans le sens où tous les sous-discours qui composent les chapitres du texte-livre se rencontrent ensemble ; la communauté du discours derridienne avec toutes ses hiérarchies violemment renversées, son intertexte et même son 'auto-affection' est ainsi omniprésente afin de donner aux pensées de Levinas, de Brecht, de Jabès, de Heidegger, de Husserl et de Bataille des caractéristiques 'derridiennes'. Un exemple relevé du texte de Derrida semble ici indispensable afin de révéler une sorte de 'structuralité' dans les arguments de Derrida :

Il nous faut ici interpréter Bataille contre Bataille, ou plutôt une strate de son écriture depuis une autre strate. En contestant ce qui, dans cette note, semble aller de soi pour Bataille, nous aiguïserons peut-être la figure du déplacement auquel est ici soumis tout le discours hégélien. Ce par quoi Bataille est encore moins hégélien qu'il ne croit¹⁹.

Ce qui attire le plus l'attention dans cet extrait, c'est probablement l'utilisation du verbe ' falloir '. Pour quelle raison Derrida a-t-il recours à ce verbe ? Pourquoi veut-il nous inclure, nous lecteurs, en utilisant le pronom ' nous ', dans cette obligation d' « interpréter Bataille contre Bataille » ? Pourquoi le « discours hégélien » est-il « soumis » ici ? Ceci est certainement le résultat d'une influence directe de l'omniprésence du scripteur. En quelques mots, Derrida est dogmatique, autoritaire, intentionnellement – semble-t-il – afin de diriger l'attention du lecteur vers son propre point de vue. À noter que le terme ' diriger ' est employé ici dans l'objectif d'insister sur l'impact et le pouvoir que possède un discours écrit.

Toutefois, tout cela pourrait apparaître illusoire et diriger le lecteur dans un labyrinthe. La présence récurrente du pronom ' je ' pourrait apparaître offensive puisqu'elle insinue, quoique temporairement, que le lecteur a été, en quelque sorte, éloigné de la scène d'un certain discours écrit afin d'en approcher un autre comme le démontrent les nombreuses

¹⁹ *Ibid.*, pp. 404-405.

digressions dans lesquelles cette étude tend à fouiller. De toute façon, l'incorporation de telles questions reflète un point assez délicat : la prise de conscience de la part du scripteur qu'il est en train d'écrire et qu'il se trouve soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du texte. Il s'avère ici adéquat de présenter un extrait d'Antonin Artaud cité par Derrida même :

Quand j'écris il n'y a pas autre chose que ce que j'écris. Ce que j'ai senti d'autre que je n'ai pas pu dire et qui m'a échappé sont des idées ou un verbe volé et que je détruirai pour le remplacer par autre chose²⁰.

Cette citation reflète d'un côté la prise de conscience du scripteur qu'il est en train de pratiquer quelque chose de différent qui s'appelle écriture et qu'il se trouve, lui-même, à l'intérieur d'un domaine où une partie de lui est là, attachée au texte. De l'autre côté, elle nous rappelle l'argument avancé par Roland Barthes sur le sens dans son livre *S/Z*²¹. Il avance que la dispersion ou bien la dissension (comme la nomme Derrida) du sens nécessite qu'une partie de ce sens soit toujours éliminée ; ce qui paraît tout à fait naturel dans un texte dont les caractéristiques linguistiques vont toujours masquer un sens qui ne sera pas saisi.

Tout ce que nous venons de mentionner ou de suggérer dans les pages précédentes incarne les avantages de traiter les livres comme des discours. Cela permettrait à la fois au scripteur et au lecteur d'y entrer ou d'en sortir. À titre d'exemple, pendant qu'il présente une question linguistico-discursive nommée « force et signification », Derrida sort tout d'un coup des frontières de son discours immédiat et met sur le devant de la scène un autre sujet que l'on pourrait considérer comme dérivé de l'intertextualité et de la prise de conscience du scripteur de sa propre présence dans le texte qu'il est en train d'écrire, de lire et donc de réécrire :

Par exemple : que dans le fait littéraire, le langage soit un avec le sens, que la forme appartienne au contenu de l'œuvre ; que selon le mot de G. Picon, « pour l'art moderne, l'œuvre (ne soit) pas expression mais création »²².

Derrida vise ainsi à détourner l'attention du lecteur d'un certain sujet et à le diriger vers un autre ; le second sujet ne pourra être mis au premier plan sauf si l'on supprime le premier. Il lit et écrit librement un texte qui a la capacité de supprimer, grâce aux jeux de mots, de concepts et de techniques, la philosophie ou la métaphysique occidentales et puis, de les ré-aborder violemment.

Il est à noter que la violence se trouve présente dans beaucoup d'œuvres littéraires sous des formes bien variées ; tel est le cas de la pièce de John Webster *The Duchess of Malfi*, *Le Procès* de Franz Kafka dans lequel la violence est de nature plutôt mentale ou spirituelle, *Wuthering Heights* d'Emilie Brontë où la violence est de type émotionnel ou bien encore

²⁰ *Ibid.*, p. 253.

²¹ R. Barthes, *S/Z. Essai sur Sarrasine d'Honoré de Balzac*, Seuil, Paris 1970.

²² J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p. 15.

l'œuvre du dramatisse moderne américain Sam Shepard qui comprend toutes les formes de violence que nous venons de mentionner²³.

À ce niveau, il nous vient à l'esprit « le théâtre de la cruauté ». Il est présenté dans *L'écriture et la différence* pour ses affinités textuelles et ses suggestions d'incarner un modèle du dilemme 'texte-représentation' à l'intérieur de cette charpente d'écriture littéraire et idéologique. Ce dilemme consiste à considérer le texte soit comme une représentation du texte – au sens où l'entend Barthes – soit comme une 're-présentation' de la vie. Cette question indique qu'il faudrait aborder le scripteur soit comme un scripteur ordinaire, soit comme un instrument entre les mains d'une idéologie qui s'efforce d'usurper la langue et l'écriture littéraires afin de servir ses propres objectifs. Ceci dit, un scripteur recourt à la violence – la violence textuelle plus précisément – afin de soutenir un point de vue qu'il vise mettre en valeur au détriment de certains autres points de vue. Derrida en montre un bon exemple lorsqu'il cite la perception d'Antonin Artaud sur le théâtre de la cruauté :

Il affirme, il produit l'affirmation elle-même dans sa rigueur pleine et nécessaire. Mais aussi dans son sens le plus caché, le plus souvent enfoui, diverti de soi : « iné-luctable » qu'elle est, cette affirmation n'a « pas encore commencé à exister »²⁴.

Si la cruauté ou la violence doivent affirmer quelque chose, elles affirmeront la nécessité de la violence. Cette dernière deviendra ainsi une image de la vie puisqu'elle se voit comme une entité intégrale avec ses propres forces de production causées par les simples lois de nature et de nécessité. Cruauté ou violence vont petit-à-petit cesser d'être vues comme représentations de la vie pour devenir plutôt des équivalentes à celle-ci. Cela revient en fait à l'idée que la vie est 'non représentable' du point de vue derridien et que – selon les principes du théâtre de la cruauté – la mort et la nécessité sont deux attributs de la vie.

La mort en tant que cruauté qui n'a pas encore eu lieu est différée par nécessité ; elle va pratiquer la vie et propager son message – qui sera probablement idéologique – jusqu'à ce que ce moment inévitable arrive. L'écriture, tout comme l'idéologie, tend à ajourner cette nécessité inévitable grâce à la textualisation et au contact fait avec des œuvres précédentes ou même postérieures. L'écriture est censée révolutionner notre perception du temps ; c'est ce que saisit opportunément l'idéologie. Marx est mort, mais les gens continuent à s'occuper de son 'idéologie écrite' jusqu'en 1991, qu'ils soient pour ou contre cette idéologie. L'existence incessante de toutes les religions n'est qu'un autre fort exemple des tentatives de continuité de l'histoire humaine. En outre, cette cruauté est comme la mort l'est pour la vie, on devrait penser à la présentation, à la dramatisation ou à la littérature comme à une existence²⁵, tout comme à la vie aussi. C'est une équation déconstructionniste par excellence : penser la vie comme une cruauté, c'est-à-dire mort et existence ; penser à l'une dans l'absence de l'autre est un rappel de l'autre par le moyen de présence négative.

²³ La liste est bien évidemment trop longue pour être mentionnée ici. Nous nous sommes contentée d'en citer quelques exemples.

²⁴ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p. 341.

²⁵ Il s'agit d'une dialectique hégélienne.

Les exemples textuels qui témoignent des pratiques idéologiques exercées par Derrida ne manquent pas. En réécrivant Levinas, Jabès, Brecht, Artaud et Heidegger, Derrida devient le moyen à l'intermédiaire duquel on lit tous ces auteurs et place ainsi le lecteur à l'intérieur de son propre système de référence. Bien que ce dernier soit conscient de cela, il ne pourra aborder ces textes sans qu'il soit détaché des pensées de Derrida ; il devient lui-même partie de ce système à tel point que s'il essaie d'en sortir, une part de lui y restera : l'écriture est une pratique qui exige une implication ou une coopération de la part du lecteur. Conscient de ce fait, le lecteur n'a d'autre choix que de continuer. Les idées de Levinas qu'on lit dans *L'écriture et la différence* ne sont pas ses propres idées originales, mais sont plutôt celles que Derrida veut montrer au lecteur. C'est ce que nous faisons, nous aussi, dans cette étude en parlant de Derrida. C'est la déconstruction : on finit par exercer le même processus alors qu'on est en train de s'impliquer dans un autre processus d'analyse, de critique ou bien de simple lecture. Dans le chapitre intitulé *Cogito et histoire de la folie*, Derrida a l'occasion de théoriser les pensées rivales en représentant un processus qui a été deux fois enlevé de la théorie originale répétant ainsi le mythe de la caverne de Platon. Derrida observe :

Je ne sais pas jusqu'à quel point Foucault serait d'accord pour dire que la condition préalable d'une réponse à de telles questions passe d'abord par l'analyse interne et autonome du contenu philosophique du discours philosophique²⁶.

Un autre exemple qui incarne les techniques d'expression idéologiques indirectes et suggestives adoptées par Derrida est celui où il aborde Freud à la lumière des notions d'écriture et de répression imposant ainsi son idée sur la 'différance' :

La forme symptomatique du retour du refoulé : la métaphore de l'écriture qui hante le discours européen, et les contradictions systématiques dans l'exclusion onto-théologique de la trace. Le refoulement de l'écriture comme de ce qui menace la présence et la maîtrise de l'absence. L'énigme de la présence « pure et simple » comme duplication, répétition originaire, auto-affection, différence²⁷.

Dans l'exemple suivant, Derrida explique le point de vue de Freud concernant la répression en insérant la dernière phrase sans guillemets de façon à ce que le lecteur ne soit pas capable de reconnaître quand l'idée de Freud commence et quand elle se termine, ni celle de Derrida non plus :

Refoulement et non oubli ; refoulement et non exclusion. Le refoulement, dit bien Freud, ne repousse, ne fuit ni n'exclut une force extérieure, il contient une représentation intérieure, dessinant au-dedans de soi un espace de répression. Ici, ce qui

²⁶ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p. 70.

²⁷ *Ibid.*, pp. 293-294.

représente une force en l'espèce de l'écriture – intérieure et essentielle à la parole – a été contenu hors de la parole²⁸.

5. Conclusion

Pour conclure, on peut dire que ce qui vient d'être fait ici est en effet une violence à double échelle : l'une est effectuée par Derrida lui-même lorsqu'il fusionne plusieurs textes dans le sien, et l'autre par cette étude qui semble déformer certaines affinités textuelles dans *L'écriture et la différence* afin d'atteindre ses propres desseins qui se trouvent fermement et dogmatiquement mentionnés lorsqu'elle tend à prouver que Derrida est en train d'idéologiser le texte en essayant d'imposer son point de vue comme étant le plus valide. Quand la violence est étudiée dans le cadre de l'écriture et de l'idéologie comme c'est le cas ici, l'étude répondra alors à la définition de violence telle qu'elle est présentée par R. Barthes.

Derrida devient en fait un pouvoir latent et déguisé de changement grâce à la méthode déconstructionniste d'analyse qu'il adopte dans *L'écriture et la différence*. Par conséquent, son texte est considéré comme idéologique puisqu'il tend à supprimer certains points de vue littéraires, critiques ou philosophiques tout en mettant sur le devant de la scène d'autres points de vue imposés par son approche déconstructionniste. Ce qui démontre que, malgré toutes ses revendications d'objectivité, cet écrivain 'pro-destructif' est intentionnellement subjectif et sélectif. Même quand il transmet le discours d'autrui, il le munit de nouvelles étiquettes de manière à ce qu'il soit conforme à ses propres desseins.

²⁸ *Ibid.*, p. 293.



FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

ANNO XXIII - 2/2015

EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio Universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano - tel. 02.72342235 - fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (produzione)
librario.dsu@educatt.it (distribuzione)
redazione.all@unicatt.it (Redazione della Rivista)
web: www.educatt.it/libri/all

ISSN 1122 - 1917



917888671809639